

CORNEILLE
LA MÉLODIE
DU PARDON

L'amour est le dernier génie humain

Chère amie, cher ami,

Aujourd'hui est un grand jour pour moi. Je sais enfin ce que je ferai quand je serai grand. Ce n'est pas rien. Je parlerai d'amour ! Mais sérieusement ! Radicalement ! Peu de gens parlent d'amour radicalement. Je veux dire... avec courage.

Nous vivons une époque où il faut un sacré cran pour parler sérieusement d'amour. Je te parle ici d'un amour qui ne trie pas. Un amour qui triomphe pour tous et en même temps. Un amour non partisan.

Quand on a cette conception de l'amour, on est accusé d'une risible naïveté, au mieux. Au pire, on entend, répété en chœur par le plus grand nombre et avec une autorité scientifique : « On ne peut faire confiance à quelqu'un qui ne sait pas choisir de camp ! » De nos jours, dès lors qu'on ose défendre la pourtant simple idée selon laquelle nous appartenons tous à la même famille humaine, on est louche ou égaré. Seul problème... Le futur est là !

S'il y a une seule autre race dont je me méfie désormais, c'est bien la race machine qui est en train d'apprendre à tout faire mieux que moi. Tout... sauf aimer ! Ça, elle ne sait pas encore faire, la machine. En tout cas, ce n'est pas pour tout de suite.

La mélodie du pardon

L'amour. C'est notre seul avantage sur la race machine, alors tâchons de garder notre avance. Tâchons de le lui apprendre afin qu'elle imite le meilleur de nous. L'amour est le dernier génie humain.

L'amour. Il n'y a qu'ainsi qu'on s'en sort. Il nous faut capitaliser, coûte que coûte, sur nos potentiels à aimer. Mais attention...

Tout ça ne fonctionne que si nous NOUS préférons. Tout ça ne fonctionne que si nous crachons sur nos lignes de vie, que nous nous serrons la main et que nous jurons sur la tête de nos aïeux communs que nous allons toujours préférer le vivant à la race machine.

La machine nous guette et notre seule chance de nous en sortir est de miser sur cet unique avantage : nous aimer entre nous et tirer l'élastique du « NOUS » au maximum sans l'éclater.

Mais je m'embarque peut-être dans un dangereux projet. En quoi parler d'amour est-il périlleux... ? Ben... Tu n'as pas remarqué... ? De nos jours, pour prouver qu'on aime les uns, il faut brandir sa haine des autres. J'ai même entendu dire : « L'amour pour tous est une trahison à tous. »

Merde ! Je fais comment, moi ?

Parce que je suis un traître né, moi !

Je suis métis. Un métis noir. Mélanine 85 % mais un métis quand même. Orphelin de deux races africaines qui, paraît-il, se détestent. Mon papa était Tutsi et ma maman était Hutu.

C'est la faute à mes gènes si j'ai la naïveté de penser que l'amour n'est pas un sport d'équipe.

L'amour qui ne fait pas de tri, c'est ça ma maladie. Ma religion. Mais c'est une religion qui me coûte cher depuis plus de trente ans.

Je suis survivant du génocide des Tutsis, au Rwanda en 1994. Et merde... rien qu'en écrivant cette phrase, je viens de faire une énorme bourde pour une partie de mes compatriotes.

Dans les débuts de Twitter, tous les 7 avril, jour de la commémoration du génocide, je postais un message d'amour qui ne trie pas, accompagné du hashtag « génocide rwandais ». Les Hutus étaient contents, les Tutsis étaient furieux. Parce que ne pas préciser que le génocide avait ciblé les Tutsis et non tous les Rwandais était une hérésie, une révision malhonnête voire criminelle de l'histoire de notre pays. Et ils n'avaient pas tort.

J'y étais après tout... J'ai entendu de mes propres oreilles des appels au massacre des « cafards », sobriquet donné aux Tutsis, à la radio RTLM¹. J'y étais. Je l'ai vu. Je l'ai entendu. J'en ai ressenti la trouille.

En avril 1994, à Kigali, il était préférable d'être tout sauf Tutsi. C'est un fait.

Il ne fallait pas être grand. Il ne fallait pas avoir le mauvais nez. Les Tutsis avaient la réputation d'être grands avec un nez allongé et fin. Le mien n'était pas particulièrement fin, mais il n'était pas exceptionnellement plat non plus.

Un nez de bâtard. Et au lendemain du massacre de ma famille, je suis sorti de ma maison et pour m'assurer que personne ne me prendrait pour un Tutsi, j'ai gonflé mes narines pour effacer le doute.

1. Radio télévision libre des Mille Collines.

Petite complexité à mes circonstances, ma famille a été assassinée par des soldats du FPR², l'armée qui se battait pour mettre fin au génocide des Tutsis. Je me pardonne de ne pas toujours avoir été honnête sur l'allégeance de mes bourreaux. Surtout au début de ma carrière. Quand on me demandait qui avait tué ma famille, je répondais que je ne savais pas. Et si c'était à refaire, je ferais la même chose. Évidemment ! J'étais le survivant du génocide le plus médiatisé en France, pays qu'on accusait d'avoir soutenu les génocidaires. Je savais très bien comment mon récit allait être récupéré. J'aurais servi d'instrument à tous ceux qui commençaient à expliquer que le génocide des Tutsis était une fiction. Ma musique aurait été l'arme parfaite pour diviser les Rwandais encore plus. Et moi, à vingt-cinq ans, je ne voulais que faire de la musique. Et je voulais tout faire sauf de la politique.

Mon papa était Tutsi mais ma maman Hutu. Et c'est précisément pour ça que mon premier message de commémoration sur Twitter parlait de «génocide rwandais». C'était pour ne pas oublier ma mère Hutu. Écrire «Un génocide des Tutsis» aurait exclu ma maman de mon deuil. Et ça ne se fait pas, d'exclure sa maman de son récit.

Mais il y a ces champions de la récupération. Quelques Tutsis, plus Tutsis que ceux qui ont tout perdu lors du génocide, sont montés au créneau, allant jusqu'à me traiter de génocidaire. C'est marrant comme ce sont souvent les victimes par procuration qui condamnent le plus radicalement... Il y a même un journaliste belge qui m'a traité de «traître à mon peuple». J'avais envie de leur répondre à

2. Front patriotique rwandais.

tous par un tweet... « Mais de quoi parlez-vous ? J'y étais, pas vous ! »

Mais on ne parle pas de choses importantes en deux phrases, donc j'ai décidé de prendre le temps dans un livre.

Pour mieux rendre hommage à mes deux parents, l'une Hutu et l'autre Tutsi.

Je suis le fils de deux ethnies en guerre depuis des décennies, mais je serais censé choisir un camp ?

Évidemment que je ne choisirai jamais entre Maman et Papa. Évidemment que je ferai tout, que je m'écarterais jusqu'au sang pour faire un pont entre eux, quitte à me faire traiter de génocidaire, quitte à me faire traiter de lâche qui se couche, adopte le narratif dominant et renie son drame pour protéger sa carrière.

De toute façon, quoi que je dise, le 7 avril, je dis une connerie.

Quand je dis : « Mes pensées vont à toutes les victimes rwandaises », quelques Tutsis me répondent : « Les Rwandais... ? Vraiment ? Comment peut-on autant être dans l'aliénation ? Le génocide visait bien les Tutsis ou tu es amnésique ? »

Si je dis : « Pensée aux Tutsis... », les Hutus me répondent : « Quelle honte... renier ainsi la vraie vérité, renier l'ethnie de ta mère... »

Au temps pour moi. Je suis peut-être malade. Mais c'est génétique. C'est la faute à mes parents. Ils m'ont aimé d'un amour qui force à gommer les nez et les frontières.

Je suis un métis noir. Je suis le fruit de deux arbres qui se sont touchés... Évidemment ! Puisque ancrés sous la même terre ! Deux racines se sont embrassées pour en créer une nouvelle. Mais n'est-ce pas comme ça que la nature survit... ? Par le concubinage des souches ?

La mélodie du pardon

Je suis l'orphelin de deux races qui se font mal depuis longtemps et pourtant ils ont su me laisser l'amour. Beaucoup d'amour. Des génies ! J'aspire à pouvoir les imiter un jour.

Après le génocide, je me suis dit : plus jamais. Le monde sera mieux. Le monde apprendra. Il y a eu les premières nations d'Amérique, il y a eu l'esclavage des Africains en Amérique, il y a eu la Shoah, il y a eu l'Arménie, il y a eu le Rwanda... Le monde apprendra.

Eh ben non, le monde n'a pas l'air pressé d'apprendre : il y a la République démocratique du Congo, il y a la Palestine, il y a le Soudan...

Les règles du jeu sont les mêmes. Il faut encore savoir choisir sa foutue équipe et lui sacrifier jusqu'à ses fils !

Mais moi, je suis métis.

Et c'est pour ça que je suis obsédé, depuis trente ans, par cet amour calinours. C'est pour honorer deux parents qui ont su s'aimer sans faire de tri. Jamais je ne choisirai entre Hutus et Tutsis. Jamais. Jamais je ne choisirai entre Maman et Papa. Jamais. Pas pour une histoire de nez... Ce ne sont que des nez enfin !

Et ce n'est pas que j'ai la morale plus aguerrie qu'un autre. C'est que je n'ai pas eu le choix.

Je suis métis.

Mon petit truc pour aimer même quand il ne faudrait pas

Je suis un artiste et jouis d'une certaine notoriété depuis plus de vingt ans.

En plus de deux décennies j'ai dû répondre à plusieurs milliers de questions. Et, de toutes, la plus récurrente a été : « Après tout le mal que la vie t'a fait, comment fais-tu pour ne pas la haïr ? »

Je dédie donc, depuis vingt ans, beaucoup de mes solitudes à trouver des réponses. S'il est vrai que dix mille heures dédiées à un sujet rendent expert, j'en suis alors un de la chose. Non pas de savoir comment on fait pour ne pas céder à la haine. Non. Moi, je suis un expert dans la recherche des réponses potentielles à la question.

Je cherche toujours, mais même si je n'ai pas encore trouvé LA réponse, je te promets de ne jamais lâcher... C'est la quête de mon existence. C'est la quête de ce livre. Ces pages remplies de doutes sont une modeste tentative pour te demander de l'aide. Pour qu'on cherche ensemble... Pour qu'on arrive enfin à aimer plus, afin de souffrir moins.

Je suis obsédé par la question, donc tu imagines bien que je suis sur quelques pistes.

Je pense même avoir trouvé une réponse.

La mélodie du pardon

Ou plutôt la réponse m'a trouvé. C'est plutôt une intuition, informée par ma drôle de vie. Pour aimer plus, il faut passer par LE PARDON.

Quand on est l'enfant de deux branches en bagarre, on apprend vite l'importance du pardon. Comme son sentiment d'intégrité dépend souvent d'une défense systématique et viscérale de ce qui s'oppose, on développe un certain talent pour la nuance. Puisque, à tout moment, on peut se retrouver enfant du diable.

Il faut donc apprendre à le défendre. Mais comment l'avocat du diable trouve-t-il le sommeil ? Eh bien, en se pardonnant.

Pour donner du sens à mes contradictions, j'ai appris l'art d'être à l'aise dans l'incertitude morale. J'ai du mal à avoir la condamnation ferme.

Je n'ai jamais la certitude d'être du bon côté.

Normal... je n'en ai pas, de côté.

Et, il n'y a pas si longtemps que ça, j'ai fait une incroyable découverte. Plus je me pardonnais de trouver des excuses au diable, plus il disparaissait, l'autre...

J'ai donc développé un autre talent : celui de me pardonner en tout temps.

Comme moyen de chasser le mal.

Et le phénomène qui s'est révélé est étonnant.

Si j'ai réussi à ne pas haïr l'humain après tout ce qu'il m'a fait, c'est que j'ai réussi à me pardonner de ne pas avoir réussi à lui pardonner.

Je sais, c'est une drôle de boucle mais... c'est vrai pour moi.

À me pardonner d'avoir si souvent défendu le diable j'ai découvert l'amour pour tous.

C'est un miracle !

Chaque fois que je me suis retrouvé à expliquer à un Hutu que les Tutsis étaient bel et bien les victimes du génocide dont j'ai été témoin, chaque fois que j'ai dû dire, les larmes aux yeux, que ce ne sont pas LES Hutus qui ont massacré des Tutsis mais bien des petits monstres d'humains qui se trouvaient être Hutus. Par la puissance de mes polarités harmonieuses et intégrées, je m'éduquais, sans m'en rendre compte, au pardon.

Quand quelqu'un commence une phrase par : « Tu sais, les Arabes... », je ne peux m'empêcher de m'en faire l'avocat. Je fais pareil pour les Juifs. Pour les femmes. Pour les riches. Pour les pauvres. Pour les Noirs. Pour les Blancs. Je n'ai pas le choix. C'est ma maladie. Et peut-être n'en guérirai-je jamais. Je suis comme ces enfants qui veulent à tout prix que maman et papa reviennent ensemble alors que tout montre qu'ils ne savent plus comment se faire du bien. Je pardonne. Pas parce que c'est bien. Parce que je sais ce que ça coûte quand on ne le fait pas.

Et je pense que c'est ça, mon petit truc pour aimer même quand il ne faudrait pas. Je me pardonne pour pouvoir pardonner aux autres. Comme dans l'avion. Moi avant les autres afin de pouvoir mieux les servir.

C'est mon unique vrai talent. Je n'en ai pas d'autres.
Je sais me pardonner.

Une autre petite astuce. J'ai aussi compris, depuis peu, que quoi que je fasse et où que je sois, je ne sais jamais faire autrement que de mon mieux. Même quand je fais mal.

Il n'y a pas un moment où je fais moins bien que ce qui est en ma capacité de faire à l'instant où je fais.

La mélodie du pardon

J'ai ajouté, depuis quatre ans, une nouvelle corde à mon arc professionnel. Je donne des conférences un peu partout au Québec. Et comme je n'y ai pas encore mis les dix mille heures, il m'arrive de sortir de scène en me disant que j'aurais pu mieux faire. Mon super pouvoir m'a été confirmé le jour où, après une conférence où j'aurais pu avoir mieux fait, j'ai eu l'idée d'engager un dialogue entre ma version A qui, dix minutes avant, avait fait de son mieux, et B, une autre version de moi qui, du haut de la connaissance que le temps lui permettait, me jugeait.

B: Franchement, tu aurais pu faire mieux...

A: Qu'est-ce que j'aurais pu faire de mieux?

B: Tu aurais pu mieux te préparer. Ça t'aurait évité de perdre le fil à la moitié de ton allocution. Ça t'aurait épargné quelques redondances.

A: Je me suis préparé comme j'ai pu, mais j'étais un peu fatigué...

B: Des excuses, des excuses... Tu n'avais qu'à te coucher plus tôt la veille, au lieu de mettre deux heures sur le débat Jordan Peterson X Sam Harris sur YouTube.

A: Oui, mais c'était pertinent par rapport à ma conférence.

B: Tu aurais pu te passer du deuxième verre de scotch avant de te coucher...

A: J'avais besoin de me changer les idées, je sortais d'un concert, ça me fait toujours ça, la scène, maintenant, tu le sais.

B: OK. Mais pendant la conférence, tu y es allé un peu fort avec tes idées bizarres sur le vivre-ensemble. Tu voyais bien qu'ils n'étaient pas tous prêts. Tu aurais pu mieux lire la salle...

A: OK, OK... Alors, si tu sais tellement tout, pourquoi tu ne m'as pas dit tout ça avant?

B : Je... je... je ne le savais pas.

Je ne l'ai plus jamais revu.

On ne sait faire autrement que de son mieux.

Puisqu'à chaque instant de notre vivant nous ne faisons qu'obéir à cette main qui nous pousse sans trop nous donner d'explication. Spinoza appelait ça le « conatus ». Cette force fondamentale qui guide nos actions et nos désirs, ancrée dans nos natures essentielles. Ce truc qui explique que, quelles que soient les circonstances, chaque humain cherche à se maintenir en vie et à augmenter sa puissance d'agir. Ce sont les dispositifs ingénieux que la vie met en place, jusque dans notre corps, afin qu'on ne se laisse pas mourir. La faim, la douleur. C'est aussi cette même force qui m'a projeté de mon fauteuil derrière le divan, qui m'a sauvé la vie en avril 1994. La même force qui fait que, comme disait Camus, le corps recule devant l'anéantissement.

J'ai survécu à une tragédie qui n'a épargné que moi dans une famille de six, et qui a emporté des millions d'hommes, de femmes et d'enfants. À aucune étape déterminante de ma vie, l'idée que nous soyons tous maîtres de nos destinées, et que nous ayons un libre arbitre, ne m'a été confirmée. Et l'esprit qui m'a le mieux rassuré, qui a le mieux accompagné mes intuitions sur le sens de la vie sur terre, a été celui du philosophe Spinoza. Un des plus grands esprits de tous les temps. Pour lui, Dieu et la nature sont une même chose. Tout ce qui est est à sa bonne place. La vraie liberté se trouve quand on comprend enfin que l'intelligence suprême est celle de la nature et qu'il suffit de l'écouter. Exemple, c'est absurde de vivre en hiver comme on vit au printemps...

Regarde les tulipes ! Bon, ça c'est moins occidental... C'est de moi. Qu'est-ce que je trouve l'hiver inutile !

La nature est Dieu, Dieu est la nature et tout est à sa bonne place. C'est Spinoza qui l'a articulé de la manière la plus complète, notamment dans son chef-d'œuvre *L'Éthique*. TOUT EST À SA BONNE PLACE. Traduction : même quand ça a foiré, eh bien, tout a tout de même été parfait. Et c'est quand on comprend cela que l'on est contraint au pardon. Pour soi d'abord, puisqu'on a agi parfaitement selon les irréfutables lois de la nature, et pour les autres aussi, puisqu'ils ont fait pareil. Spinoza est LE philosophe du pardon et c'est pour cela qu'il est mon plus grand prof de philo.

Tout est toujours à sa bonne place et on ne sait donc pas faire autrement que de son mieux. Sinon on le ferait.

Quand j'ai écrit « génocide rwandais » sur Twitter, c'est le mieux que j'ai pu faire. Quand j'ai écrit « génocide des Tutsis », c'est aussi le mieux que j'ai pu faire.

C'est mon unique commandement. Me pardonner.

L'astuce me permet d'être doux avec moi-même et par conséquent doux avec les autres, de trouver toutes sortes d'excuses valables à nos humanités cabossées et ainsi de nous haïr un peu moins.

Au début de notre relation, Sofia, mon épouse depuis presque vingt ans, trouvait ça préoccupant parfois. Que j'arrive à ne pas en vouloir à ceux qui m'ont fait le plus de mal. À ceux qui m'ont exprimé leur haine de la manière la plus nette. Elle se demandait si ça n'allait pas m'exploser en plein visage un jour. Ses inquiétudes étaient fondées, c'est arrivé à tant d'autres. Mais je n'ai jamais senti que ça allait être mon cas.

C'est que j'ai compris, à l'âge de dix-sept ans, que l'amour et la haine sont en fait la même chose !

Bon, j'en conviens, des deux, l'amour est le plus dur à fabriquer. La haine se trouve plus facilement ici-bas.

Il faut donc commencer par comprendre la haine pour arriver à l'amour.

Mais bonne nouvelle ! La haine et l'amour étant la même chose, il suffit de comprendre l'un pour accueillir l'autre ! Pas mal comme espoir, non ? !

Trente-sept ans après que la vie m'a tout arraché, je peux aujourd'hui conclure que la haine est du même sang que l'amour et donc qu'elle peut avoir un autre destin que celui de nous faire mal.

La haine est violente parce qu'on n'arrive toujours pas à entendre ce qu'elle nous crie depuis le début : « Je préférerais être autre chose, moi... Je préférerais être plus aimable... Si seulement vous m'entendiez ! Mais tant que vous ferez les sourds et tant que vous me laisserez la moindre ouverture, eh bien, je vous montrerai ! »

L'histoire de la haine est pourtant toute simple et nous a déjà été racontée.

La haine n'est pas orpheline. Elle ne vient pas de nulle part. La haine a une mère qui s'appelle Souffrance.

Quand j'étais petit, j'entendais les anciens dire que Mère Souffrance avait un autre enfant qu'elle préférait et qu'elle cachait soucieusement. Il s'appelait Amour.

Les anciens disaient que Souffrance était un peu parano, qu'elle avait la confiance difficile et qu'elle ne parlait pas d'Amour à n'importe qui.

J'étais évidemment au courant pour Amour, mais pendant toute mon enfance, je pensais Haine et Amour membres de deux familles distinctes et en guerre depuis la nuit des temps. Ce que disaient les anciens n'avait donc aucun sens. Haine et Amour ne pouvaient avoir la même mère.

J'ai changé d'avis trois semaines après mon dix-septième anniversaire. Une nuit d'avril, Mère Souffrance est venue faire sa petite visite chez moi, accompagnée de son fils Haine et de ses petits soldats. Les serviteurs de Haine ont criblé toute ma famille de balles. Tout le monde sauf moi.

Il faisait noir et je ne voyais pas très bien, mais j'ai cru entrevoir à travers le corps translucide de Souffrance la silhouette flottante d'un autre enfant.

Les anciens avaient donc bien raison ! Souffrance a un autre enfant. Mais comment savoir que c'est bien Amour et non un frère jumeau de Haine ? Il fallait que je sache.

Je me suis alors rappelé de ce que disaient les anciens. « Mère Souffrance est parano et n'a pas la confiance facile. » Et si le fils Haine était celui que Souffrance mettait en première ligne pour les visites assassines ? Et si l'autre enfant était bel et bien Amour ? Il fallait que je sache. Alors je me suis dit que peut-être, pour faire parler Souffrance, il fallait gagner sa confiance.

J'ai pensé qu'il fallait peut-être, pour gagner son amitié, commencer par la respecter. En la saluant d'abord. En acceptant qu'elle existe. En lui disant qu'elle n'est pas que destructrice. Lui reconnaître une certaine utilité.

Lui accorder un peu de dignité.

Et c'est alors que Mère Souffrance m'a révélé sa vraie nature. Elle m'a dit : « Je suis la discrète gardienne de tes plus grands enseignements. »

Mon petit truc pour aimer même quand il ne faudrait pas

Et c'est aussi à ce moment qu'elle m'a révélé son secret le mieux gardé. Elle avait bel et bien un enfant qu'elle appelait Amour. Sauf que, voilà, les anciens s'étaient trompés sur une chose : Mère Souffrance n'a jamais eu deux enfants. Elle n'en a toujours eu qu'un.

Amour et Haine sont les mêmes.

Tout dépend des lentilles ! Et pour une raison que je n'arrive toujours pas à cerner, elle m'a laissé entrevoir, à travers la mort qui sifflait un soir d'avril, l'autre visage de Haine. L'autre visage de son enfant dont elle essaye tant bien que mal de préserver la pureté. Amour.

*L'Autre existerait réellement.
Et c'est ça l'idée qui tue.*

J'ai eu mon lot de souffrance et il me semble que souffrir coûte bien trop cher pour que ce soit en vain. Ça doit pouvoir rapporter un peu...

Tant qu'à souffrir, profitons-en, non ?

C'est ce que j'ai fait lorsque, il y a plus de vingt ans, j'ai écrit mon premier album *Parce qu'on vient de loin*. J'ai tout perdu à dix-sept ans. Famille, patrie. En une seule nuit. Il a suffi de quelques minutes, quelques colères accumulées et pouf ! Une destinée entière altérée.

Alors, six ans plus tard, j'ai fait parler cette souffrance, fait payer mes calvaires. J'ai trouvé œuvre utile à un cœur qui saignait. Et ça m'a plutôt bien servi.

Mais rien n'est plus têtue que l'haleine de ce qui nous a fait mal. De temps en temps, elle revient de nulle part, cette odeur qu'on pensait finie.

Ce relent, c'est fourbe comme une neige québécoise au mois de mai. Il ne faut jamais baisser sa garde.

Moi, chaque fois qu'un bouquet d'une vieille douleur se pointe, je concocte très vite un plan pour en tirer profit.

C'est ma résilience à moi. Rendre mon mal utile.

Puisque de toute façon avoir mal est inévitable.

Une vie sans catastrophe n'en est pas une. Sans souffrance, on ne saurait pas qu'on vit. «J'ai mal, donc je suis», aurait dû dire l'autre...

Une bonne vie, c'est une séquence d'instantanés où l'on se rend compte qu'on ne souffre plus. Se dire qu'on est mieux parce qu'on se rappelle avec clarté le temps où ça n'allait pas.

Vivre, vraiment vivre, c'est souffrir et s'en souvenir.

La souffrance collant obstinément à la peau de nos existences, quel gâchis de passion que d'essayer de l'éliminer ! On a pris l'habitude de dire que la souffrance ne sait rien faire d'autre que d'être violente. Mais ça, c'est à son état brut ! Après polissage, ça peut servir, cette affaire.

Comme tout dans la vie, c'est donnant donnant.

Une fois qu'on reconnaît Mère Souffrance sans trop lui en vouloir, elle nous le rend bien. C'est quand on embrasse sa douleur qu'elle cesse de faire sa mesquine.

Je prends ça très au sérieux. Rendre ma souffrance utile. J'y dédie, depuis mes dix-sept ans, au moins la moitié de mes pensées. Une forme d'obsession. Non. Une obsession. C'est donc un domaine dans lequel, j'ose m'en vanter, j'ai développé une certaine expertise.

Mais pour se lier d'amitié avec la souffrance, il faut commencer par bien la connaître.

Mère Souffrance a elle aussi des origines. On trouve à la base de chacune de nos souffrances un nœud complexe de racines.

Mais il existe quand même une source mère à toutes nos souffrances. Une nuit d'avril en 1994, la vie me l'a signifié avec violence, histoire que ça me rentre bien dans le crâne.

L'Autre existerait réellement. Et c'est ça l'idée qui tue.

À la source de toutes les misères humaines, il y a cette idée : nous serions, chacun d'entre nous et sans exception, des êtres uniques, distincts les uns des autres. Nous serions des individus.

L'Autre existerait réellement. Et c'est ça, l'idée qui tue. C'est l'idée qui a tué mon père il y a trente ans. C'est donc l'idée que j'aimerais tuer.

Je me pardonne de ne pas savoir d'où je viens

Savoir d'où l'on vient. Quelle dictature !

Choisir son origine première, le lieu où son âme aurait été fondée. Je résiste à cette tyrannie depuis ma naissance. D'accord, je l'avoue... Ce n'est pas par militantisme, c'est juste que ma vie ne m'a pas trop donné le choix.

Je suis né un peu comme tout le monde, par éviction. Un 24 mars 1977, à Fribourg-en-Brisgau, une petite ville dans le sud de l'Allemagne, ma mère en a eu assez et m'a montré la sortie.

On ne le dit pas assez mais, quand même, c'est une petite violence, la naissance... Je ne m'en souviens pas du tout, mais j'ai l'impression que le plus heureux de mon existence a dû se passer dans le ventre de ma mère. À en croire mon parcours de vie, ça aura été ma première et dernière vraie patrie.

Après neuf mois dans l'eau bénite, ma mère m'a expulsé. Et depuis, je ne cesse de chercher un autre chez-moi. J'ai failli le trouver. Dans l'Allemagne de ma naissance, d'abord.

Le projet fut interrompu lorsque, quand j'ai eu six ans, mon père m'a dit : « Conny ! On va enfin chez nous ! » Étrange...

On ne retourne que là où on s'est déjà trouvé normalement. Jusque-là, j'avais toujours pensé être allemand. Mais bon... À six ans, on n'a ni le verbe ni le pouvoir d'achat pour contredire son père.

Arrivé au Rwanda, le chez-moi de Papa, les enfants de son village m'ont trouvé un sobriquet. Ils m'appelaient le «petit Blanc». Et, rappelle-toi, 8,5 sur 10 à l'échelle de mélanine. Deuxième expulsion. Mais grande leçon en même temps.

Par «petit Blanc», les petits copains du village paternel voulaient en fait dire «petit garçon imposteur en déguisement négroïde mais à la substance européenne».

À six ans, déjà, le Rwanda me mettait dehors pour trahison par complicité de mœurs avec le colonisateur. La sentence venait de m'apprendre la plus grande leçon en matière de vivre-ensemble : les critères de division entre nous, humains, sont des constructions arbitraires complètement déconnectées de la scientifique nature des choses. (Science elle-même arbitraire, puisqu'elle ne trouve son autorité que dans son époque.) Nous donnons aux mots le sens que nos traumatismes veulent bien leur accorder.

À dix-sept ans, à nouveau «mon» pays m'a mis dehors. Troisième éviction !

Plus violente que les deux précédentes, celle-ci.

Bien avant que j'arrive dans le village de mon père, des hommes d'Église venus d'Europe, au nom de la bonne parole, avaient convaincu les uns qu'ils étaient supérieurs aux autres.

Division par instauration de la plus efficace des jalousies, la jalousie fraternelle. C'est un vieux truc de conquérant.

Et nous voilà partis pour un infatigable cycle de haines entre sœurs et frères qui a culminé à un massacre de plusieurs millions en 1994. Le massacre continue à ce

jour. Il s'étend aujourd'hui jusqu'à nos sœurs et frères de la République démocratique du Congo.

Parmi ces millions se compte ma famille entière.

Après le Rwanda, j'ai trouvé refuge en Allemagne, chez Jean-Pol et Marianne, un couple samaritain, ami de mes parents, qui m'a accueilli et m'a donné une seconde chance à la vie. Bonne nouvelle ! Ça existe encore de pareilles gens !

Sauf qu'en dehors de cette nouvelle tente d'amour, tout dans cette Allemagne retrouvée me renvoyait, elle aussi, comme les enfants du village paternel, à un ailleurs. L'Allemagne de ma naissance trouvait que j'avais pas mal changé. Tu m'étonnes... J'avais muté ! J'avais goûté aux racines ancestrales. J'avais mordu au fruit de tous les débuts : l'Afrique. Je n'allais évidemment jamais en revenir.

J'ai poursuivi mes recherches qui m'ont mené à traverser l'Atlantique. Je me suis arrêté à Montréal.

L'homme y a trouvé son compte. Mais pas l'artiste.

Il a fallu attendre la France pour que ma musique trouve son foyer.

Depuis l'expulsion originelle, je cherche à mon âme un domicile fixe. Plusieurs fois j'ai été proche du but. En Allemagne d'abord, au Rwanda ensuite puis enfin au Québec et en France.

J'ai manqué le rendez-vous chaque fois.

Je le cherche encore, mon pays. Mais je commence à comprendre qu'il se paye peut-être ma tête, le sans-cœur. Il s'éloigne, et de plus en plus, à mesure que je cherche. Je tourne en rond. J'envie parfois les gens qui, avec foi, clament : « Mon pays ! » Je ne sais pas le dire. J'en ai plusieurs, donc aucun.

J'ai réussi bien des choses dans ma vie, mais je suis incapable de trouver un toit permanent à mon identité.

Mon « moi absolu ». Mon « qui suprême ».

Ça ne doit pas être si compliqué pourtant...

Des milliards de gens semblent savoir d'où ils viennent...

Pourquoi pas moi ? Comment font-ils, les autres ? Ils sont pourtant venus au monde par éviction, eux aussi ! Ça ne les a pas empêchés de se refaire un autre nid.

D'accord, j'ai pas mal bourlingué, de terre en terre, de langue en langue, peut-être plus que la plupart, mais quand même... Après quarante-huit ans sur terre, on doit être fichu de connaître son « qui suprême » !

Il y a de ces phrases qui, dans la bouche des autres, fâchent. Des phrases pièges. Car elles nous forcent à découvrir ce qui cloche en nous. Parce qu'elles nous pointent du doigt avec un jugement écrasant.

Je déteste lire : « Il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va. »

Par « d'où viens-tu ? », on veut généralement renvoyer à un soi prioritaire, qui serait au-dessus de tous tes autres toi. « Qu'es-tu encore plus que tout le reste te constituant ? »

La question force une réponse rapide. Il ne faut pas hésiter, sinon on passe pour un égaré, un fragile, incapable de tenir son bout, de choisir.

Eh bien moi, je suis désolé, mais je ne sais pas... Je ne saurais vous dire d'où je viens. En tout cas pas avec précision. À la limite, après une bonne nuit de sommeil, je peux te dire avec plus ou moins de précision où je désire aller. Mais d'où je viens... ?

Les autres semblent savoir. Assez pour se battre, aux mots, à feu et à sang, au nom de leur « qui suprême ».

Je me pardonne de ne pas savoir d'où je viens

Les autres semblent certains de savoir d'où ils viennent et qui ils sont.

Pardon, mais moi, plus le temps passe et moins j'en sais sur mes racines.

Bon, en même temps, je ne les trouve pas bien plus épanouis, certains de mes frères et sœurs qui SAVENT.

Or, si le « qui suprême » ouvre sur tous les succès sauf l'épanouissement, au sang que ça coûte... C'est peut-être pas le Graal que ça se dit être.

Plus le temps passe, plus je perds espoir d'un jour trouver mon « qui suprême ».

Dilemme. Si j'arrête la quête, le monde m'en voudra et si je continue, je me fais mal.

Dieu merci, je sais au moins mon « amour suprême ».

Je sais les âmes que j'aime plus que les autres.

Elles sont quatre. L'âme d'une femme que j'ai rencontrée il y a vingt ans, une petite fille de neuf ans, un garçon de quinze ans et moi.

Je sais ce que j'aime. Je sais ce qui me rapproche d'un certain bonheur.

Par exemple, ce matin, il ne pleut pas. Il fait beau.

À l'impossible question : « Qu'est-ce qui te rend le plus heureux ? », je pourrais facilement répondre : le soleil. Quand le soleil est voilé, j'ai du mal à être heureux.

Aujourd'hui est un jour où il sera utile d'être heureux car je vais demander à Papa qui je suis. Il faut un minimum de disponibilité émotionnelle pour accepter les réponses possibles à ce genre de questions.

Que suis-je plus que tout le reste me constituant ?

J'ai clairement besoin d'aide.

Table des matières

L'amour est le dernier génie humain	7
Mon petit truc pour aimer même quand il ne faudrait pas	13
L'Autre existerait réellement. Et c'est ça l'idée qui tue	23
Je me pardonne de ne pas savoir d'où je viens.....	27
Mon daron qui est aux cieux.....	33
Il a fait de toi son ennemi.....	37
Et si le bien était bien au service du mal ?.....	53
Vous êtes les seuls encore enchaînés à votre couleur !.....	61
On ne naît pas Noir, on le devient... ..	73
La pire façon de combattre une idée qui dérange est d'abattre le héros qui la porte	85
Ce qu'on ne dit pas, c'est qu'on ne donne jamais sans garder la facture... ..	93

Un lundi matin, mon bonheur peut venir et partir trois à cinq fois en une heure	99
Je ne peux exiger le mérite d'avoir défoncé des murs alors que je ne les voyais pas	115
Je n'ai plus besoin d'être parmi les dieux pour me rapprocher de vous... ..	129
Se pardonner de ne pas avoir compris assez tôt que l'école seule ne fait pas le bonheur	133
Et si la vérité était impossible à reconnaître dans le présent ? Et si c'était justement ça, le futur ? L'endroit où le réel nous attend	155
Je me suis trouvé une autre dépendance : la liberté de n'en faire qu'à ma tête	167
Je ne suis pas certain que l'humain soit capable d'empathie	185
La sagesse, ce n'est pas quand on pardonne aux bourreaux mais quand on les remercie	203
Une armée de fous	209
À propos de l'artiste Aboudia	213
Remerciements	215